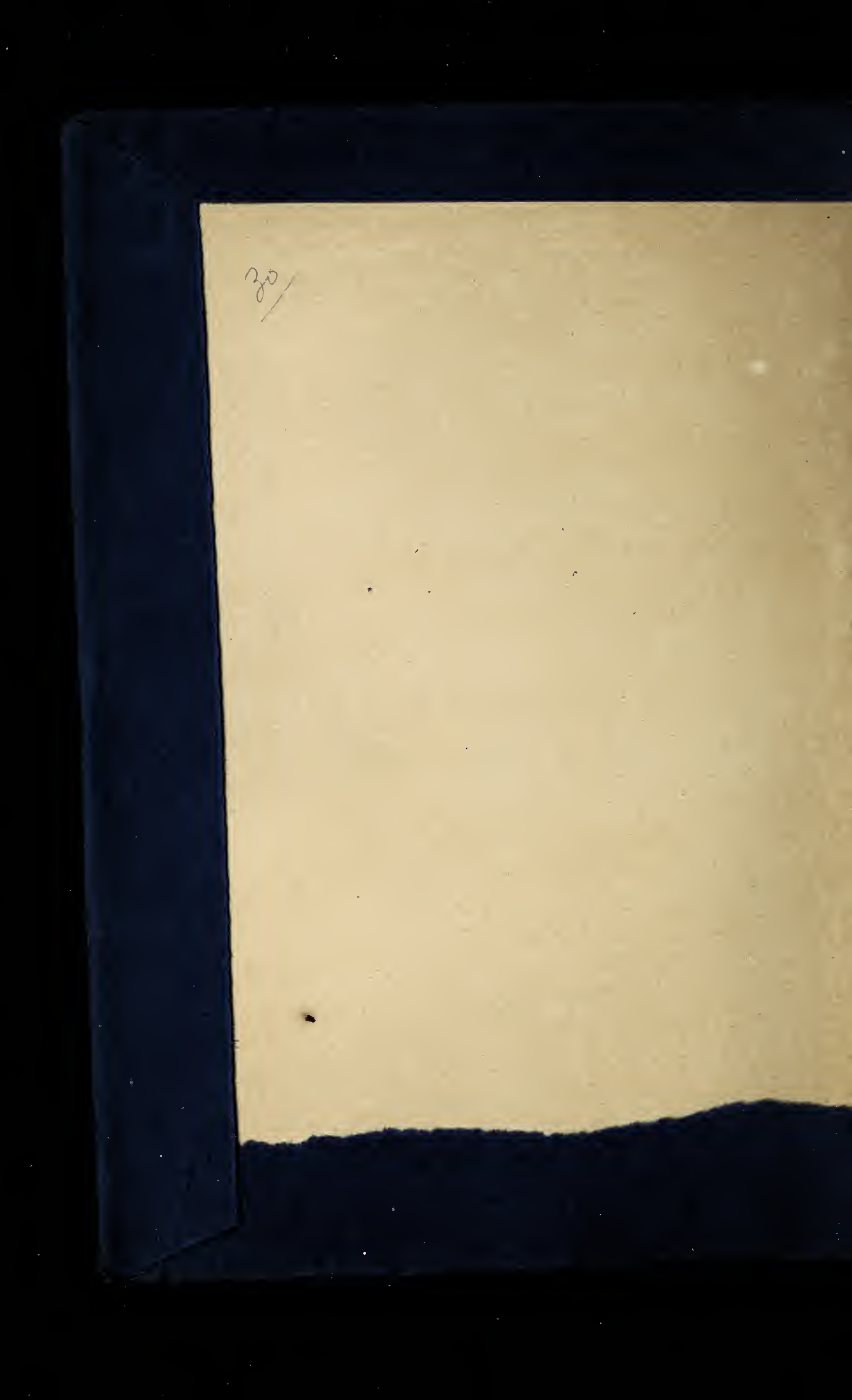



30

FÊTE CIVIQUE,

DONNÉE

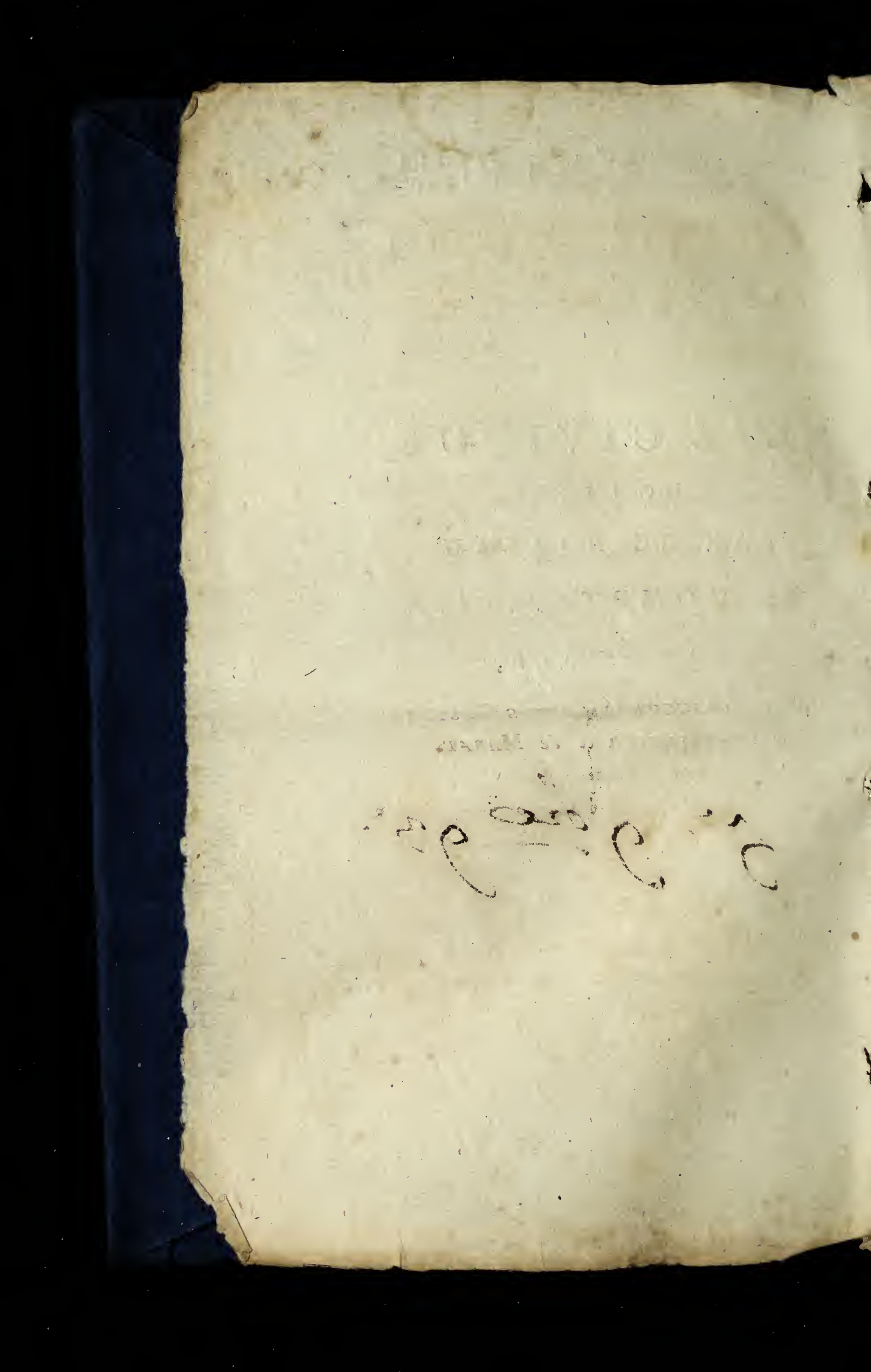
PAR LE BUREAU

DE COMPTABILITÉ

NATIONALE,

POUR L'INAUGURATION DES BUSTES de LEPELLETIER et de MARAT.

5e 9bre 93e.



FÊTE CIVIQUE,

DONNÉE PAR LE BUREAU DE COMPTABILITÉ NATIONALE,

POUR L'INAUGURATION

Des Bustes de LEPELLETIER et de MARAT, et la consécration d'un arbre à la Liberté :

Le 14 Brumaire de l'an deuxième de la République française, une et indivisible.



A PARIS,

De l'Imprimerie du citoyen PRAULT aîné, quai des Augustins, n°. 44, à l'Immortalité.

1793.

ELOGE FUNEBRE

DE MICHEL LEPELLETIER

ET DE MARAT,

Par PAULIN CRASSOUS, du département de l'Hérault, Employé au Bureau de Comptabilité :

A l'occasion de la fête de ces deux martyrs de la Liberté.

Virtutem incolumen odimus,
Sublatam ex oculis quærimus invidi.

HORAT. *lib.* 3, *od.* 24.

PENDANT que nous gémissions sous le poids de nos chaînes, avant que le colosse hideux du despotisme élevé par la crainte, nourri par la sottise et soutenu par l'orgueil, fût venu se briser contre la statue auguste de la Liberté ; lorsque le ciel compâtissant délivrait la terre de ces fléaux dévastateurs vomis par les enfers, la basse flatterie encensait

A 2

encore après leur mort ces tigres féroces repus du sang des peuples. Semblables à ces animaux rampans qui caressent la main qui les frappe, nous entassions sur la mémoire de ces tyrans les éloges les plus pompeux, tandis que les larmes de leurs victimes arrosant tristement la tombe où leur dépouille était renfermée, déposaient en secret contre les attentats dont ils avaient souillé leur vie. Quels étaient ceux qu'on offrait à l'admiration publique, dont on faisait l'oraison funèbre ? Ce n'était ni l'homme vertueux, ni le guerrier utile ; ni le juge intègre, ni l'agriculteur paisible ; c'etait un despote cruel et sanguinaire, un prélat orgueilleux, un financier avide ; il semblait que, pour être honoré après sa mort, il fallût s'être attiré la malédiction du peuple. Mais enfin ce peuple trop long-tems abusé a reconnu ses droits ; il a brisé ses fers ; il s'est déclaré libre ; et tous les obstacles qu'on a voulu lui opposer, les rois, les nobles, les prêtres, tout a disparu devant lui avec la rapidité de l'éclair, ou comme ces vapeurs légères que la nuit enfante et que le jour dissipe. Nos fêtes sont celles de la nature ; la vertu seule a droit à nos hommages ; et lorsque nous célébrons les actions éclatantes de ceux qui combattirent pour la liberté ;

lorsque nous pleurons sur ses malheureuses victimes, nous ne craignons plus que la postérité nous démente, et qu'une honteuse rougeur accompagne nos éloges.

Citoyens, je vais mêler ma plainte aux accens douloureux de la patrie éplorée ; je vais vous entretenir de vos amis, de ces hommes généreux qui, pour vous procurer la liberté, n'ont pas craint de sacrifier leur vie, et qui sont tombés sous le fer des assassins ; je vais vous parler de Lepelletier et de Marat. N'attendez pas que je réclame ici votre indulgence. Appellé à la tâche glorieuse de célébrer ces deux martyrs de la liberté, je ne m'aveugle point sur la faiblesse de mes talens ; mais je sais que le patriotisme peut suppléer à leur insuffisance, et que, pour paraître belle à vos yeux, la vertu n'a pas besoin de parure étrangère.

Vous l'avez vu moissonné à la fleur de son âge, ce héros qui surpassait déjà toutes vos espérances. En vain l'orgueil des titres, les préjugés de la naissance, les illusions d'une fortune brillante semblaient devoir le ranger au nombre de vos ennemis ; doué d'un esprit juste, d'un cœur droit ; éclairé du flambeau de la philosophie, il a foulé aux pieds ces absurdes chimères, et n'a fait usage de ses biens que pour les

verser dans le sein des pauvres. Membre de cet aréopage auguste établi, comme celui d'Athènes, pour juger les dieux de la terre, il eut le noble courage de voter pour la mort du tyran, et cette action généreuse lui attira la haine des vils fauteurs du despotisme. Tu meurs, ô Pelletier; on t'enlève à ta patrie au moment où ton cœur bienfaisant préparait un nouveau code, où ta sage prévoyance méditait un plan d'éducation propre à inspirer à nos jeunes élèves des sentimens républicains. Tu meurs, et la main sacrilège qui t'a privé du jour a tari pour jamais la source féconde de tes talens et de tes vertus. Mais que dis-je? Non, tu n'es pas mort : verser son sang pour la patrie, c'est voler à l'immortalité. Tu vis dans nos cœurs; tu respires sous le pinceau de l'artiste habile qui te consacra ses veilles; et tant que le monde existera, tant que le souvenir des actions vertueuses touchera le cœur des mortels, ton nom porté d'âge en âge sur l'aîle de la gloire, sera la consolation des peuples et l'éternel effroi des tyrans.

Et toi, compatriote de Rousseau, dont la vie entière fut dévouée au bonheur des hommes; toi *,

* Marat naquit à Genève.

qu'une terre libre pouvait seule enfanter, viens aussi partager le tribut de notre reconnaissance. Qui de vous, Citoyens, ne reconnaît pas à ces traits l'Ami du peuple ? Vous parlerai-je de la pureté de ses mœurs ? de sa tendresse conjugale ? de sa compassion pour les malheureux ? de son amour pour la justice ? de son incorruptible probité ? Et quel est le Français à qui ses vertus soient inconnues ! Cependant il n'a point été à l'abri de la calomnie. La haine, la jalousie, toutes les passions basses et sordides qui fermentent dans le cœur des méchans, se sont soulevées contre lui, et ont tâché de ternir l'éclat et la pureté de sa conduite. Hélas ! tel est le sort de tous les grands hommes. Le juste Aristide vit attaquer sa vertu, et Socrate lui-même succomba sous les traits de l'envie. On a dit que l'Ami du peuple était salarié par les puissances étrangères ; on a osé soutenir que ses écrits où éclate le plus ardent patriotisme, étaient le fruit d'une plume vénale. Et quelle puissance en Europe aurait pu payer de pareils ouvrages ? Sont-ce là les idées d'un écrivain mercénaire ? Qui que vous soyez qui répandez ces bruits, pénétrez dans l'intérieur de cet homme simple ; vous trouverez la réponse à toutes vos calomnies. Examinez sa vie ;

voyez la modération de ses desirs ; celui que vous accusez d'avoir ouvert l'oreille à la séduction, d'avoir reçu l'or des puissances étrangères, n'a pas seulement laissé de quoi payer ses funérailles. Mais vous le haïssiez, parce qu'il voulait la liberté, qu'il dévoilait vos trames, qu'il éventait vos complots ; et ne pouvant le perdre dans l'opinion publique dont il était justement l'idole, vous l'avez lâchement assassiné.

Citoyens, vous vous rappellez ces tems malheureux où la convention nationale en proie à une faction scélérate, voyait le bien sans pouvoir l'opérer ; où les armées de la république, commandées par des généraux perfides, frémissaient de rage en se voyant enlever la victoire ; où nous allions retomber dans notre ancienne servitude, sans cette providence qui veille sur nos destinées : Marat seul découvrit l'abîme ouvert sous nos pas ; seul il osa faire tête à l'orage : mais il avait beau crier : Méfiez-vous de la cour, des généraux ; méfiez-vous des hommes d'état ; sa voix prophétique, étouffée par les cris des conspirateurs, arrivait à peine jusqu'à nous ; ses écrits passaient pour le délire d'une tête exaltée ; la plupart même des patriotes, égarés sur son compte,

ne sont revenus de leur erreur que lorsque l'évènement a justifié ses prédictions.

Cependant la faction prenait chaque jour de nouvelles forces. Marat lui résistait dans le sénat ; et, pour mieux réussir à la vaincre, au lieu d'accorder au repos ces momens que les autres hommes passent dans les bras du sommeil, il les employait à éclairer le peuple, à composer ces écrits où il démasque les traîtres qui se disaient les amis de la patrie. Alors tous les hommes d'état se liguèrent contre lui : désespérant de venir à bout de leurs desseins, tant qu'un homme aussi ferme, aussi pénètrant existerait, ils livrèrent à la rigueur des lois cet obstacle insurmontable, dans l'idée sans doute que l'influence dont ils jouissaient en ce moment porterait ses juges à commettre une injustice. Mais leur espérance fut trompée. Marat sortit du tribunal aussi pur qu'il y était entré, et toute la honte retomba sur ses accusateurs. Insensés, qui ne voyaient pas que le moment de leur chûte avançait, et que le jour n'était pas loin où eux-mêmes seraient traduits devant ce tribunal redoutable pour y subir la peine due à leurs forfaits!

De tous les momens de sa vie, le plus heureux,

le plus beau sans doute est celui où son innocence fut attestée avec tant d'éclat ; où, ceint d'une couronne de chêne, porté en triomphe par le peuple, il alla reprendre au milieu de ses collègues le poste qui lui était assigné par la confiance nationale ; où il fut accueilli par les applaudissemens unanimes de tous les bons patriotes. Mais hélas ! c'était-là le dernier période de sa gloire ; monté au plus haut faîte qu'il soit permis à un mortel d'atteindre, son ame fut se réunir à la divinité dont elle était l'image. Ses ennemis, dont la fureur meurtrière ne pouvait s'assouvir que dans son sang, ont coupé la trame de ses jours; leurs criminelles instigations ont armé le bras d'une femme contre l'Ami de l'humanité. Une femme !..... Eh quoi ! ce sexe tendre et timide, formé par la nature pour inspirer et ressentir l'amour, peut-il donc aussi éprouver les fureurs du crime ! Mais détournons nos regards de cette scène douloureuse. Ce tableau déchirant n'est pas fait pour l'ame des patriotes. Il est fait pour vous, hommes cruels et dénaturés, qui portez le poignard dans le sein de votre patrie, qui vous applaudissez de ses revers, dont le cœur bondit d'allégresse à la nouvelle de ses malheurs. Venez, voyez ce cadavre

livide ; repaissez vos yeux de cet affreux spectacle; buvez ce sang que vous fîtes couler : mais sachez que votre triomphe ne sera pas de longue durée. Le glaive de la vengeance brille suspendu sur votre tête ; l'ange exterminateur voltige autour de vous, et votre nom est déjà rayé du livre de vie.

Peuple , Marat n'est plus ! tu as perdu ton Ami, l'appui constant du faible , la terreur des malveillans , l'oie vigilante du Capitole , celui qui d'un regard conjurait l'orage grondant sur ta tête.

Oh ! si nous avions pu lire dans l'avenir et prévoir le malheur qui le menaçait , quel est celui d'entre nous qui n'eût voulu lui servir d'égide et conserver des jours si précieux à la patrie !

Cher Marat, les vœux que tu formais pour nous ne seront point infructueux ; nous jouissons des bienfaits que tu nous a procurés ; tes vertus échauffent l'ame de tes collègues ; ton exemple les tiendra en garde contre la trahison, et la France te devra encore son bonheur.

La postérité frappée d'admiration pour tes vertus, saisie d'horreur pour tes assassins , exécrera leur mémoire, et baignera , comme nous , de pleurs la pierre qui te couvre.

O Pelletier ! ô Marat ! ombres généreuses ! si, du sein de l'éternelle lumière, les ames dégagées de leurs terrestres entraves voient encore ce qui se passe chez les mortels, soyez sensibles à la douleur qui nous pénètre, et daignez sourire à la voix de vos frères. Restez au milieu de nous. Chaque jour nous vous visiterons, nous vous couronnerons de fleurs ; nous dirons en passant devant vous : » Voilà nos » amis ; voilà ceux qui nous ont acheté la liberté de » leur sang. « Et si jamais quelqu'un de nous s'écartait du chemin que vous avez tracé ; si l'amour de la patrie cessait un instant de l'animer, nous l'amenerons au pied de vos statues ; il lira vos noms, et le souvenir de vos vertus rallumera dans son cœur cette vive flamme qui n'aurait jamais dû s'éteindre.

Imprimé avec l'Hymne et les couplets suivans, d'après le vœu unanime de l'assemblée.

HYMNE

Chanté à l'occasion de la Fête civique,

Sur l'air des Marseillois.

Des Français Déesse chérie,
Sublime et sainte LIBERTÉ,
Qui nous donnes une Patrie
Et nous rends notre dignité ;
Daigne veiller sur cet arbuste
Que te consacre notre amour,
Et puissent ses rameaux un jour
Ombrager ton Empire auguste.
Divine Liberté, qui règnes sur nos cœurs ;
Reçois les vœux ardens de tes adorateurs.

Arbre désormais vénérable
Pour tous les cœurs vraiment français ;
Sois tout à la fois redoutable,
Et contribue à nos succès :
Que tes branches soient toujours prêtes
A ceindre le front des guerriers ;
Remplace tous ces vains lauriers
Dont la victoire ornait leurs têtes.
Divine Liberté, qui règnes sur nos cœurs ;
Reçois les vœux ardens de tes adorateurs.

Ainsi l'on vit le chêne antique
Révéré parmi les Gaulois ;
Il faut, dans notre République,
Qu'il reprenne ses premiers droits ;
Qu'à toutes les vertus publiques
Ses rameaux servent de liens.
Donnons aux héros citoyens
L'honneur de leurs ombres civiques.
Divine Liberté, qui règnes sur nos cœurs,
Reçois les vœux ardens de tes adorateurs.

Vous avez droit à ces hommages,
Vous, dont nous pleurons les vertus,
Généreux et mâles courages,
Nobles émules des Brutus.
Des efforts redoublés du crime
Vous avez donc subi les coups!
Et son implacable courroux
A pris victime sur victime!
Divine Liberté, contemple nos douleurs ;
Nos pleurs sont les tributs que leur offrent nos cœurs.

Mais de ces attentats impies
La vertu devait vous venger.
Consolez-vous, ombres chéries,
Le crime envain veut l'outrager ;
Ce monstre vous ôta la vie ;
La vertu vous rend immortels,

Et vous fait dresser des autels
Malgré les clameurs de l'envie.
Divine Liberté, contemple nos douleurs ;
Nos pleurs sont les tributs que leur offrent nos cœurs.

Par le Citoyen DESTOR,
Commis du Bureau de Comptabilité.

CHANSON
DE LA GAMELLE,

Chantée au Banquet civique qui a suivi la Fête.

Sur l'air *de la Carmagnole.*

SAVEZ-VOUS pourquoi, mes amis, (*bis.*)
Nous sommes tous si réjouis ? (*bis.*)
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon.
Mangeons à la gamelle,
Vive le son (*bis.*)
Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron.

Point de froideur, point de hauteur, (*bis.*)
L'aménité fait le bonheur. (*bis.*)
Oui, sans fraternité,
Il n'est point de gaieté.
Mangeons à la gamelle,
Vive, etc.

Nous faisons fi des bons repas ; (*bis.*)
On y veut rire, on ne peut pas. (*bis.*)
Le mets le plus friand,
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle.
Vive, etc,

Une fille à tempérament, (*bis.*)
Qui veut se choisir un amant, (*bis,*)
Aux faquins du bon ton,
Préfère un bon garçon
Qui mange à la gamelle.
Vive, etc.

Savez-vous pourquoi les Romains, (*bis.*)
Ont subjugué tous les humains ! (*bis.*)
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle.
Vive, etc.

Ces Carthaginois si lurons ; (*bis.*)
A Capoue ont fait les capons. (*bis.*)
S'ils ont été vaincus,
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle.
Vive, etc.

Bientô t les bi igands couronnés (bis.)
Mouran t de faim, proscrits, bernés, (bis.)
Vont envier l'état
Du plus mi nce soldat,
Qui mange à la gamelle.
Vive, etc.

.h ! s'ils avaient le sens commun, (bis,)
Tous les peuples n'en feraient qu'un. (bis.)
Loin de s'entr'égorger,
Is viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive, etc.

Amis, terminons ces couplets,
Par le serment des bons Français:
Jurons tous, mes amis,
D'être toujours unis.
Vive la République.
Vive le son, (bis.)
Vive la Républiq
Vive le son du c

